



cerca...

I pdf dei numeri 1-4 (2005-2007) sono presentati nella loro veste grafica originale.

Pdf files of issues 1-4 (2005-2007) are displayed in their original format.



## Menu

- [Home](#)
- [No. 27 - 2020](#)
- [No. 26 - Special Issue 2019](#)
- [No. 25 - Special Issue 2019](#)
- [No. 24 - 2019](#)
- [No. 23 - 2018](#)
- [No. 22 - 2017](#)
- [No. 21 - Special Issue 2016](#)
- [No. 20 - Special Issue 2016](#)
- [No. 19 - Special Issue 2016](#)
- [No. 18 - 2015](#)
- [No. 17 - 2015](#)
- [No. 16 - 2014](#)
- [No. 15 - Special Issue 2013](#)
- [No. 14 - 2013](#)
- [No. 13 - Special Issue 2012](#)
- [No. 12 - 2012](#)
- [No. 11 - 2011](#)
- [No. 10 - Special Issue 2010](#)
- [No. 9 - 2010](#)
- [No. 8 - Special Issue 2009](#)
- [No. 7 - Special Issue 2009](#)
- [No. 6 - 2009](#)
- [No. 5 - 2008](#)
- [No. 4 - 2007](#)
- [No. 3 - Special Issue 2006](#)
- [No. 2 - 2006](#)
- [No. 1 - 2005](#)

## No. 26 - Special Issue 2019

### La parole des sans-voix. Questionnements linguistiques et enjeux sociétaux

édité par Nadine Celotti et Caterina Falbo

- [Articoli/Articles \(No. 26 - 2019\)](#) ( 10 articoli )
  - Nadine Celotti et Caterina Falbo, "Présentation. La parole des sans-voix. Questionnements linguistiques et enjeux sociétaux"
  - Véronique Traverso, "Sans-voix, sans parole, sans ressources: que peut dire la perspective interactionniste?"
  - Nadine Celotti, "Les sans-voix du « je » au « tu » en passant par le « nous »: une question pronominale et un enjeu sociétal"
  - Jean-Paul Dufiet, "L'écriture fictionnelle comme médiation culturelle (au musée d'art et d'histoire de Saint-Denis)"
  - Elisa Ravazzolo, "La prise de parole de sans-voix allophones: apprentissage du français et intégration socioculturelle"
  - Pascale Janot, "Les « sans voix » des attentats du 13-novembre à Paris: une mise en voix de la parole des victimes à la croisée des dire des journalistes et des témoins dans le mémorial du *Monde*"
  - Elio Ballardini, "À propos de la neutralité de l'interprète judiciaire"
  - Caterina Falbo, "La voix de l'interprète, la parole des sans-voix"
  - Natacha Niemants, "La voix des patient.e.s en santé reproductive: pour une interprétation des (non)-dits"
  - Enrica Galazzi, "Postface. Les sans-"

# Les « sans voix » des attentats du 13-novembre à Paris : une mise en voix de la parole des victimes à la croisée des dire des journalistes et des témoins dans le mémorial du *Monde*

Pascale Janot, Università di Trieste

Dans mon silence il ne manque que ma voix.

Antonio Porchia

---

Citation: Janot, Pascale (2019), “Les « sans voix » des attentats du 13-novembre à Paris : une mise en voix de la parole des victimes à la croisée des dire des journalistes et des témoins dans le mémorial du *Monde*”, in Nadine Celotti, Caterina Falbo (éds.), *La parole des sans-voix. Questionnements linguistiques et enjeux sociétaux*, *mediAzioni* 26, <http://mediazioni.sitlec.unibo.it>, ISSN 1974-4382.

---

## 1. Introduction

Ce sont les « voix » des personnes assassinées le soir du 13 novembre 2015 à Paris, par des terroristes islamistes, que nous entendons interroger dans cet article. Voix mortes et donc, définitivement réduites au silence, les victimes des attentats de Paris sont de ce fait devenues, au sens propre et tragique du terme, des « sans-voix » (Ducard *et al.* 2018 ; Traverso dans ce volume) auxquelles les médias ont cependant tenté de (re)donner la parole, l’espace de portraits dédiés, par exemple, où des journalistes et des personnes ayant connu les victimes se sont faits leurs « porte-paroles » (Paveau 2016).

C’est ce genre d’opération que le journal *Le Monde* a mis en place – comme le *New York Times* avec ses « Portraits of Grief » après le 11 septembre 2001 –, en s’engageant, à partir du 16 novembre 2015, à publier quotidiennement les

portraits des 130 personnes disparues lors des attentats de Paris<sup>1</sup>; opération qu'il réitérera en 2016 pour les victimes de Nice et de Bruxelles<sup>2</sup>. Il s'agit de mémoriaux en ligne « interactifs » (Niemeyer 2018 : 59) se présentant sous la forme d'une « photographie de groupe », d'une mosaïque de visages souriants et juxtaposés sur lesquels on clique pour accéder à un bref portrait textuel de la personne. La présente étude ne prendra en considération que le mémorial dédié aux victimes du 13 novembre<sup>3</sup>, car, d'une manière homogène, le « journalisme d'empathie » et de « proximité » (Kauffmann, Leclerc 2015 ; Niemeyer 2018) dont il est le fruit et dont l'idée « très simple, était [...] de ne pas limiter ces victimes à un bilan, de rendre à chacune son nom, son visage, son histoire. Pour les garder en mémoire, collectivement » (Kauffmann, Leclerc 2015), y a restitué l'image de ce qu'on a appelé la « génération Bataclan ».

Ces (jeunes, pour la plupart) vies « fauchées », « arrachées à la vie », rendues au monde à travers le récit journalistique, sont, comme le dit Truc (2016 : 269), autant de « prises au concernement » mises à la disposition du public. Et, au-delà de « l'enjeu de captation » (Charaudeau 2006 : 13-14) que peut bien sûr représenter une telle opération journalistique, les récits de « vies minuscules » élevées au rang de « vies exemplaires » (Wrona 2005), en qui chacun peut se reconnaître, offrent à l'analyste du discours un cadre d'observation intéressant.

L'élaboration d'un portrait repose sur un certain nombre de traits formels, comme le recours à la photographie, au paratexte, à une progression thématique, au discours direct (récurrent), à des énoncés typiquement descriptifs (Laborde-Milaa

---

<sup>1</sup> « Le mémorial du "Monde" aux victimes des attentats du 13-Novembre », *Le Monde.fr*, [https://www.lemonde.fr/attaques-a-paris/visuel/2015/11/25/enmemoire\\_4817200\\_4809495.html](https://www.lemonde.fr/attaques-a-paris/visuel/2015/11/25/enmemoire_4817200_4809495.html). Nous y trouvons actuellement 112 portraits. *Le Monde* a été suivi dans ce type d'entreprise par le quotidien *Libération* et *La Libre Belgique*.

<sup>2</sup> « Le mémorial du "Monde" aux victimes de l'attentat de Nice », *Le Monde.fr*, [http://www.lemonde.fr/grands-formats/visuel/2016/10/06/le-memorial-du-monde-aux-victimes-des-attentats-denice\\_5009546\\_4497053.html](http://www.lemonde.fr/grands-formats/visuel/2016/10/06/le-memorial-du-monde-aux-victimes-des-attentats-denice_5009546_4497053.html) ; « Le mémorial du "Monde" aux victimes de l'attentat de Bruxelles », *Le Monde.fr*, [http://www.lemonde.fr/grands-formats/visuel/2016/04/28/le-memorial-aux-victimes-des-attentats-de-bruxelles\\_4910218\\_4497053.html](http://www.lemonde.fr/grands-formats/visuel/2016/04/28/le-memorial-aux-victimes-des-attentats-de-bruxelles_4910218_4497053.html).

<sup>3</sup> Du Stade de France, du Bataclan, des rues Bichat, de la Fontaine au Roi et de Charonne.

1998 : 71-73). Il s'agit « d'un genre a priori unifié : la presse écrite en fait un genre multifonctionnel, hétérogène textuellement, qui donne lieu à des articles dûment identifiés comme tels aussi bien qu'à des textes-frontières » (*ibid.* : 70). Les portraits analysés ici font montre d'un dispositif énonciatif au service de la construction d'une image positive des victimes<sup>4</sup>. Fondamentalement polyphoniques, comme la plupart des reportages journalistiques, et des portraits (Laborde-Milaa 2015 : 179) – il s'est agi, en effet, de « rendre leur vie [aux disparu.e.s], à travers celles et ceux qui les connaissaient et les aimaient » (Kauffmann, Leclerc 2015) –, la voix des journalistes ayant rédigé, et signé, les textes s'y articule à celle de personnes ayant accepté de parler de leurs proches assassiné.e.s et, de fait, à celle des victimes elles-mêmes, dont des bribes de parole affleurent à la surface des discours.

Dans ces portraits, où l'hétérogénéité représentée (Authier-Revuz 1982 ; 2004 : 51), par le biais du discours rapporté ou de la représentation du discours autre (Authier-Revuz 2004), produit un effet d'oralité (Mahrer, Tuormala 2007), comment le processus d'appropriation de la parole (Paveau 2017) des victimes par d'autres s'établit-il, que reste-t-il de ces voix à jamais silencieées et en quoi cette rémanence est-elle constitutive du dispositif et du genre journalistique qui la met en scène, dans la construction d'une image laudative de la « génération Bataclan » ?

## **2. Conditions de production du Mémorial du *Monde***

Dans l'article « Un journalisme d'empathie ? Le mémorial du *Monde* pour les victimes des attentats du 13 novembre 2015 », Niemeyer (2018) montre comment s'est mis en place, immédiatement après les attentats, le travail des journalistes du *Monde* pour rendre hommage aux victimes et quelles ont donc été les conditions de production de ce discours mémoriel. Nous ferons part de

---

<sup>4</sup> Il s'agit de ce fait d'un type particulier de portraits nécrologiques correspondant à un sous-genre discursif (Laborde-Milaa 2015 : 179) du portrait journalistique ou médiatique, au même titre que le « portrait en série », dans le cadre de campagnes de sensibilisation publiques ou de la publicité (Laborde-Milaa 2015), ou le « portrait people » (Mahrer, Tuormala 2007). Sur le portrait en tant que genre journalistique, voir Wrona (2012).

quelques éléments qui entrent en résonance avec nos observables, à savoir, les parties textuelles, lexique y compris, qui, dans le dispositif que constitue le mémorial, sont mises en relief par des procédures typographiques, par le biais desquelles s'opère une mise en voix de la parole des victimes.

## 2.1. Des portraits « en positif »

Tout d'abord, ce sont 74 journalistes de la rédaction du *Monde* qui ont été mobilisés, indépendamment de leur spécialité, pour recueillir les témoignages des proches<sup>5</sup> des victimes et rédiger les portraits, sur la base de consignes, identiques pour tout le monde, proposées par les initiatrices du projet, les journalistes Leclerc et Kauffmann : « En gros, on voulait quelque chose de chaleureux, intime, pas un CV, mais des témoignages d'au moins un proche, deux à trois si possible (par mail, téléphone ou rencontre) » (Niemeyer 2018 : 63)<sup>6</sup>. De ces consignes, nous retiendrons la brièveté des textes (2500

---

<sup>5</sup> Non pas dans le sens de témoins des faits, même si certain.e.s l'ont été, mais de la parole des victimes.

<sup>6</sup> Voici les consignes adressées aux journalistes :

« Bonjour xx

*Merci de ta disponibilité pour ces portraits. [...]*

*Voici quelques indications pour la rédaction : Lignage : 2500 signes*

*Il faut expliquer aux gens qu'on fait les portraits de TOUS les morts pour en faire une sorte de mémorial et leur rendre hommage dans toute leur diversité. Il s'agit de raconter le personnage avec le plus de détails perso possible, après avoir parlé soit à quelqu'un de sa famille soit à un de ses collègues qui le connaissait vraiment bien, pour écrire quelque chose de sympa (et pas juste une bio avec des dates, il faut que ce soit chaleureux).*

*Il faut aussi impérativement demander une photo, un joli portrait, et si ses proches en ont envie, ils peuvent aussi envoyer une seconde photo, « en action » (loisirs, vacances, etc.) qui raconte aussi qui il/elle était, que nous ajouterons dans la version web.*

*Ça peut se faire au tél. Le plus tôt est le mieux ;-)* Nous publierons au fil des jours. Pour toute question vous appelez Sylvie, Benoit ou Aline. D'avance merci et bon courage à tous, nous avons bien conscience que ce n'est pas facile ». (Niemeyer 2018 : 63)

signes), le mode anecdotique, « les détails perso », et surtout la technique de récolte des témoignages, notamment l'interview téléphonique ou la rencontre.

Le choix des photos en couleurs, ensuite, a son importance : une photo couleur « en action », « qui raconte ce qu'elle/il était » pour constituer la mosaïque des portraits souriants de la page web ; une photo en noir et blanc, « un joli portrait », pour illustrer le portrait textuel. D'après Niemeyer, ce choix du portrait « en couleurs » montrant des personnes qui sourient « ranime le souvenir des défunts sans emprunter aux codes habituels du deuil » et correspond à une « capture instantanée d'une certaine forme de bonheur individuel, mais aussi collectif » (*Ibid.* : 66). C'est ce que constatent également Truc (2016) et Wrona (2005) dans le cadre, respectivement, des portraits établis pour les victimes des attentats de Madrid et Londres et pour celles du 11 septembre 2001. L'intention est donc bien de construire un portrait où « rien n'est négatif » et où « on insiste sur la vie active, le caractère, le bonheur entre amis et famille, l'amour et l'engagement social » (Niemeyer 2018 : 67).

## **2.2. Un lieu de mémoire collective 2.0 où le.la journaliste se fait “médiateur.trice”**

Conçu pour être partagé en ligne et à travers les réseaux sociaux via l'hashtag #En Mémoire, le mémorial, acquiert une dimension collective. Pour Wrona (2005 : 57), il est, en tant qu'objet de partage, justement, « un individu collectif ». Ces portraits sont aussi un lieu de mémoire 2.0 « en mouvement » :

non seulement parce qu'ils sont partageables en ligne, réitérables et extensibles<sup>7</sup>, mais aussi parce qu'ils se prêtent à des interprétations évolutives. Si les portraits du 13 novembre 2015 ont pu apparaître si homogènes dans leur singularité, c'est que leur « délocalisation » en ligne [...] signifiait aussi une relocalisation très concrète, celle d'une génération (parisienne) spécifique et d'une certaine image

---

<sup>7</sup> Les victimes des attentats de Paris n'ont pas toutes été portraiturées, certaines familles n'ayant pas voulu témoigner, pour diverses raisons, après les événements. La rédaction du *Monde* a cependant laissé ouvert le mémorial au cas où elles souhaiteraient y voir figurer leur.s proche.s.

de Paris au début du XXI<sup>e</sup> siècle, rendue visible par le journalisme d'empathie.  
(Niemeyer 2018 : 71)

La démarche empathique adoptée a également déterminé qu'un regard différent soit porté sur le journaliste et son rôle, par le public et par les journalistes eux-mêmes. À ce propos, il est particulièrement intéressant de constater que celles et ceux qui ont participé à l'élaboration des textes du mémorial se soient perçus.e.s comme des « médiateur.trice.s » entre les familles en deuil et le public mais aussi comme des « transformateur.trice.s de parole » (Niemeyer 2018 : 69). Le témoignage d'une chroniqueuse judiciaire dit beaucoup à ce sujet :

J'ai eu l'impression avec les portraits de découvrir une nouvelle forme, [...] de devenir écrivain public. J'ai adhéré à ce projet en dépit des réticences que j'ai personnellement et professionnellement dans la glorification des victimes, mais là il y avait effectivement quelque chose de très beau [...]. Je pouvais transposer les mots des amis et de la famille, j'étais une sorte de médiatrice, d'écrivain public.  
(Niemeyer 2018 : 70)

Les journalistes se sont faits « médiateur.trice.s d'un deuil » en créant un « pont entre mémoire individuelle, de famille, de groupe et mémoire collective » (*Ibid.*). Le fait que les attentats se soient produits en France, plus particulièrement à Paris, dans un quartier que certain.e.s journalistes – les plus jeunes surtout – connaissaient bien, soit parce qu'ils.elles avaient l'habitude de le fréquenter, soit parce qu'ils.elles y habitaient, a de plus créé un lien particulier avec les victimes, avec les familles des victimes, et renforcé, par conséquent, l'empathie.

### **3. Une mise en voix de la parole des victimes à la croisée des dire**

#### **3.1. Le portrait et l'effet d'oralité**

Malgré un mode de structuration variable du fait des nombreuses plumes qui les ont rédigés, les portraits du mémorial présentent les traits caractéristiques du portrait journalistique ou médiatique (Laborde-Milaa 1998), et sont caractérisés par un « effet descriptif dominant » (Laborde-Milaa 1998 : 71) et par une

cohérence globale, en termes de description, entièrement axée sur le ou la portraituré.e (Mahrer, Tuormala 2007 : 495).

La partie initiale est généralement consacrée à une thématique reposant sur une description physique et mettant en évidence un aspect particulier de la victime. Tournée en positif, conformément aux indications données par la rédaction du journal, cette partie tend à insister systématiquement sur l'aspect souriant, rieur, joyeux de la personne, comme s'il s'agissait de créer d'emblée une correspondance avec les photos accompagnant le texte<sup>8</sup>. Alternativement, c'est une qualité professionnelle qui peut être développée, ou bien un détail concernant un rituel de vie, une passion, un type d'engagement social. La passion pour la musique rock et hard rock, le goût de la fête, des soirées entre ami.e.s après le travail constituent un autre fil conducteur de la description : les personnes sont mortes alors qu'elles faisaient la fête ce soir-là dans le 11<sup>ème</sup> arrondissement, au Stade de France, au Bataclan ou dans les bars et restaurants ciblés par les terroristes. Enfin, un troisième axe descriptif porte sur la vie amoureuse, familiale, les relations amicales des victimes. Ces thématiques sont différemment développées selon les textes et les auteur.e.s, et les dires rapportés des témoins se déploient indifféremment dans tout le réseau des descriptions, participant de la description elle-même et venant confirmer, illustrer, commenter des aspects de la personnalité et/ou les dires rapportés des victimes. Nous le savons, l'hétérogénéité énonciative textuelle, par le biais du discours rapporté, notamment du discours direct (désormais DD), n'est pas, au sein des discours journalistiques, une prérogative du portrait. Elle caractérise aussi bien les reportages de la presse écrite en général (Tuormala 1999, 2004; Laborde-Milaa 2015 : 179) que le portrait de presse en particulier (Mahrer, Tuormala 2007; Laborde-Milaa 2015 : 179). Tuormala définit le DD, à l'écrit, comme « tout rapport de paroles d'autrui marqué de guillemets de citation » et comme la trace, dans le discours en train de se faire (Authier-Revuz 1995 : 18), d'une « certaine oralité indiquant un changement de locuteur » (Tuormala 1999 : 219). Cette

---

<sup>8</sup> Comme par exemple : « C'était une solaire, une tonique, une magnifique. Longue, mince, déliée, des yeux noisette sous un casque de cheveux bruns, un sourire aux dents du bonheur... » ; « La barbe est soigneusement entretenue. Le sourire malicieux. Le regard pétillant. » ; « "Sunshine" ». C'est ainsi que ses amis le surnommaient, pour sa joie de vivre, son espièglerie, son sourire ultrabright, ses blagues potaches » ; etc.

hétérogénéité montrée (Authier-Revuz 1982) renvoie, chez Tuormala, au concept de « conversationnalisation » de N. Fairclough (1994), « procédé qu'utilisent les médias pour créer un effet de reconnaissance et une illusion de familiarité dans les textes de presse en mélangeant les pratiques du domaine privé avec celles du domaine public » (Tuormala 1999 : 220). Pour la linguiste, « [t]oute organisation textuelle d'un article parsemé de citations peut [donc] simuler le fonctionnement des échanges conversationnels » (*Ibid.*). Ce qu'affirment également Mahrer et Tuormala (2007) dans le cadre spécifique, cette fois, du « portrait-interview », genre où se joue un « effet d'oralité » repérable, certes, au niveau de structures de DD mais qui renvoient à des « expériences communicationnelles orales du discours [...] appréhendées, schématisées et médiatisées par la notion de genre du discours » (*ibid.* : 494) :

si l'interprétation d'une séquence écrite convoque un genre oral du discours – le plus souvent la conversation, genre qui est un modèle partagé, bien qu'individualisé et historique – alors la textualité produit un effet d'oralité. (*Ibid.*)<sup>9</sup>

Le discours écrit peut par conséquent « mimer » l'oral « en intégrant, par jeu, les déterminations réelles qui pèsent sur les productions orales » (*ibid.* : 493), où « le visible de l'écrit [est] assumé comme l'audible de l'oral » (*ibid.* : 494)<sup>10</sup>, et présenter une structure dialogale par le biais de laquelle est représentée la parole « prise » par le ou la portraituré.e, dérivant, dans le portrait, de la mise en scène de la rencontre, « lieu et espace discursif de l'interaction verbale, [...] condition physique de l'interaction » (*ibid.* : 495). Plus qu'un effet de « présence des mots de l'autre », la mise en scène énonciative produit, un effet de « présence de l'autre » (*ibid.*).

---

<sup>9</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>10</sup> Il en est ainsi de l'item « adoore » dans l'exemple, proposé par les auteurs, issu de l'interview d'une actrice : « Si Hollywood **adoore** quelque chose, ce sont les acteurs qui reviennent d'une longue traversée du désert » (*Ibid.*).

### 3.2. Une parole médiante exposée à l'appropriation discursive

Les portraits du *Monde* des victimes du 13 novembre sont le fruit, nous l'avons vu, d'une rencontre ou d'une interview, voire d'un échange de mails entre des journalistes et des personnes (membres de la famille, ami.e.s, collègues, enseignant.e.s, etc.) ayant bien connu les victimes. Contrairement aux portraits journalistiques de personnes vivantes, ceux du mémorial ont ceci de particulier que les portraituré.e.s étaient bien sûr absent.e.s de l'interaction ayant préexisté aux scènes énonciatives du portrait. La voix des victimes qui est faite resurgir provient par conséquent de situations ayant elles-mêmes préexisté à celle de l'interview. C'est de cette profondeur de champ énonciatif que la voix des victimes est faite remonter à la surface textuelle des portraits. La croisée des dire.s d'un.e locuteur.trice journaliste (L1/journaliste) – grand.e agenceur.euse du dire des autres et aussi énonciateur.trice « ventriloque » (Paveau 2016) – avec ceux de locuteur.trice.s témoins (L2/témoin) ayant interagi, jusqu'à la veille des attentats avec les disparu.e.s, constitue par conséquent autant de points de resurgissement de la parole de locuteur.trice.s victimes (L3/victime), d'une parole médiante, par la force des choses. En tant que telle, cette parole « faible » parce que morte, est exposée aux stratégies d'appropriation discursive (Paveau 2017) de celles et ceux qui, dans le processus de construction d'un discours médiatique, doivent parler à sa place.

Le mode d'insertion de la parole de L3/victime, dans le portrait en train de se construire, répond, dans le corpus, à trois schémas énonciatifs fondamentaux, points d'émergence de la parole des portraituré.e.s : L1/journaliste cite directement les paroles de L3/victime en les intégrant directement dans son dire, avec ou sans surmarquage ; L1/journaliste cite les paroles des victimes en indiquant explicitement, par le biais d'un commentaire méta-énonciatif du type « comme il/elle l'appelait », qu'il s'agit des mots de L3/victime, avec ou sans surmarquage ; L1/journaliste met en scène le dire de L2/témoin en train de citer les paroles de L3/victime, avec ou sans surmarquage.

C'est au sein de cette mise en scène énonciative que se jouent des degrés variables d'appropriation de la parole des locuteur.trice.s que nous allons tenter de mettre au jour à présent.

## 4. De l'appropriation de la parole de l'autre

### 4.1. Quand L1/journaliste s'approprie la parole de L2/témoin

Les exemples qui vont suivre montrent un jeu énonciatif complexe. En (1) et (2)<sup>11</sup>, ce qui surgit de la parole des victimes s'apparente à des manières de dire, sous la forme de mots, qui sont rapportés entre guillemets :

1. C'est là qu'elle avait adopté, avec son mari, le photographe Stéphane de Bourgies, deux enfants ; Mélissa, 15 ans, et Diego, 12 ans et demi. C'est là que, frappée par la misère des orphelinats, des écoles, des familles, elle n'avait pu se résoudre à ne « **sauver** » que deux enfants et avait créé l'association Zazakely Sambatra (« Enfants qui deviennent heureux »), l'œuvre de sa vie. [...] Son enthousiasme et sa force de conviction entraînaient ses « **zazamis** » dans la ronde, elle enrôlait des parrains pour des petits qu'elle connaissait personnellement et auxquels elle rendait visite plusieurs fois par an, y compris avec Mélissa et Diego. (Véronique Geoffroy de Bourgies, 13-11 ; Annick Cojean)<sup>12</sup>

2. Richard adorait les bonnes vibrations, celles du rock'n'roll, du blues, et surtout les grands éclats de rire des « **déconnades** » qu'il affectionnait plus que tout. [...] Richard Rammant a été fauché à 54 ans, le vendredi 13 novembre, d'une rafale dans la salle du Bataclan où il était venu apprécier, avec son épouse, Marie-Dominique, « **Maryd'Hô** », les Eagles of Death Metal. Un concert comme il les aimait, auxquels il se rendait toujours avec sa « **meute** », comme il l'appelait, sa femme, ses deux filles, Ann-Constance, 29 ans, et Ann-Flore, 25 ans, le mari de l'aînée, Yann, avec lequel il partageait l'amour de la moto. (Richard Rammant, 13-11 ; Rémi Barroux)

Comme nous pouvons le constater, « sauver » et « zazamis », en (1), et « déconnades » et « Maried'Hô », en (2), sont insérés dans le fil du texte comme si L1/journaliste avait pu les recueillir directement auprès des victimes. En prenant ces façons de dire à son compte, il/elle crée une sorte de brouillage énonciatif : provenant de scènes de la vie intime et/ou active des victimes (l'engagement associatif, le divertissement) partagées avec celles et ceux qui les ont connues, les propos cités sont faits remonter à la surface du discours sans que soit mentionné le discours « intermédiaire » de L2/témoin qui les a produits. Ce faisant, L1/journaliste s'approprie le dire de L2/témoin, et par là, également, celui de L3/victime.

Il semble vouloir établir un lien direct et empathique avec les disparu.e.s en donnant à voir, et à entendre, des façons de dire familières et familiales. « Zazamis » – qui relève à la fois du jeu phonique par redoublement de la syllabe

---

<sup>11</sup> C'est nous qui imposons le caractère gras pour mieux montrer.

<sup>12</sup> Nous indiquons entre parenthèses le nom de la personne disparue, la date de l'attentat et le nom du ou de la journaliste ayant rédigé le portrait.

produite par la liaison (les-z-amis), et de celui avec le nom de l'association, « Zazakely », créée par la victime Véronique Geoffroy de Bourgies – ainsi que « déconnades » et « Maried'Hô » – respectivement néologisme formé sur le verbe « déconner » appartenant au registre familier et diminutif du prénom féminin « Marie-Dominique », sont là pour mimer des traits de langage oraux typiques des victimes issus de conversations pour créer un « effet d'oralité » (Mahrer, Tuormala 2007).

Le plus souvent, L1/journaliste pointe les « petits mots » des victimes par le biais d'un commentaire méta-énonciatif. C'est ce que nous pouvons observer dans l'exemple (2) et aussi en (3) :

3. Fin octobre, Cécile Misse a pris le train de Paris pour Nice. Elle est allée chez son amie Aurore Harrouis, elle s'est cachée entre les boîtes aux lettres de l'immeuble, en attendant qu'arrive sa « **clochette** » comme elle l'appelait, pour lui faire une surprise, le jour de ses 30 ans. (Cécile Misse, 13-11 ; Brigitte Salino)

En (2) et (3), les mots de L3/victime Richard Rammant – avec « meute » pour désigner les membres de sa famille – et de L3/victime Cécile Misse – avec « clochette » pour désigner une amie intime – sont montrés en tant que tels par les commentaires « comme il l'appelait » et « comme elle l'appelait ». Ils sont de cette manière et de surcroît clairement renvoyés à un ailleurs temporel par l'instance journalistique et fonctionnent comme des « accroches » énonciatives, des coups de projecteur permettant au public d'assister à des moments de la vie intime des victimes. Là encore, il y a appropriation discursive de L2/témoin, le commentaire méta-énonciatif donnant l'impression que L1/journaliste est lui seul connaisseur des habitudes discursives de L3/victime.

Dans l'exemple (4) qui suit, l'effet d'oralité porte également sur des formes lexicales. Mais ce qui y est montré cette fois, c'est la manière caractéristique de parler de la jeune doctorante italienne, Valeria Solesin, qui a péri au Bataclan :

4. Ça jaillissait entre deux éclats de rire. « *Mais **poutain**, c'est pas vrai !* », s'exclamait-elle de sa voix grave et chaude, mâtinée d'un accent qui faisait rouler les « r » et rebondir les voyelles. Valeria Solesin, 28 ans, aimait jurer en français. Surtout quand il s'agissait de râler, de s'indigner, de donner un bon coup de pied dans la fourmière des paresseuses intellectuelles. Tout ça, « **ça pète les couilles** », disait la Vénitienne. [...] Génération Erasmus, elle s'entoure de toutes les nationalités et s'enrichit à leur contact. Génération RyanAir, aussi. Quelques trajets en avion pour retrouver sa famille tant aimée, ses parents, sa **nonna**, son petit frère Dario et Rava, l'homme de sa vie. Malgré la distance, ces deux-là ne se quittent pas. C'est dans ses bras que vendredi

13 novembre au Bataclan, elle a été abattue par les terroristes. « **Je suis sûre qu'avec son humour au vitriol, elle aurait commenté : "il ne faut pas se laisser abattre"** », raconte une amie. [...] . Valeria Solesin passe des heures sur sa recherche. « **C'est bien, la thèse. Quand tu auras fini, tu n'auras même pas envie d'écrire la liste des courses** », disait-elle. [...] « Elle se débrouillait toujours pour travailler comme caissière ou comme fille au pair pendant son master. L'indépendance était une chose essentielle », raconte une amie. [...] Rava l'avait rejointe à Paris. Ils avaient quitté leur chambre de bonne d'une poignée de mètres carrés pour s'installer dans le 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Quand il payait une tournée, elle riait : « **Poutain, à cause de toi, nos enfants n'iront pas à l'université.** » (Valeria Solesin, 13-11 ; Charlotte Chabas)

L'item « poutain », notamment, qui apparaît en tout début de portrait (« **Mais poutain, c'est pas vrai !** »), et qui réapparaît en fin de séquence sous la même forme (« **Poutain, à cause de toi, nos enfants n'iront pas à l'université !** »), est retranscrit par L1/journaliste tel que la victime le prononçait, pour mimer son accent italien et le donner à voir et à entendre. Pour ce faire, dans les deux cas, le mot est inséré dans des énoncés cités au DD, là aussi doublement surmarqués, *i.e.* placés entre guillemets et en italiques. Ils sont de plus accompagnés de commentaires méta-énonciatifs et donc pris en charge par la journaliste : le premier est pointé par un commentaire métalinguistique renvoyant au timbre et à des traits phoniques typiques de l'accent de la victime (s'exclamait-elle de sa voix grave et chaude, mâtinée d'un accent qui faisait rouler les « r » et rebondir les voyelles) ; l'autre, suivi des deux points (... elle riait :)<sup>13</sup>, pointe et met en scène un trait discursif caractéristique de la victime : l'ironie. Présenté de cette manière, « Poutain » est audible et reconnaissable par le public comme le signe distinctif d'une Italienne parlant français mais ayant également acquis les habitudes langagières représentatives du français parlé familier. Ce que confirme également l'énoncé « ça pète les couilles », cité selon le même mode d'insertion, avec commentaire méta-énonciatif (disait la Vénitienne).

La génération Bataclan, ce sont aussi de jeunes Européen.ne.s venu.e.s faire leurs études et/ou vivre en France.

Relevons enfin dans cet exemple le mot italien *nonna* (grand-mère) qui, lui, surgit dans le fil du discours de L1/journaliste, au sein d'une énumération de la famille « tant aimée » de Valeria Solesin. Comme en (1) et (2), le mode d'insertion de l'item semble résulter d'un contact direct de L1/ journaliste avec L3/victime. Cependant, les italiques – généralement réservés dans le corpus pour

---

<sup>13</sup> Encore la thématique du rire.

caractériser les dires des témoins –, et non pas les guillemets, brouillent les pistes énonciatives et il est bien difficile de dire précisément à qui appartient *nonna*. Ce mot, à travers lequel c'est la relation privilégiée et profonde de la victime avec sa grand-mère qui est évoquée, n'est pas uniquement un trait de l'italianité de la victime ; il est là pour donner accès à l'intimité de la victime et susciter l'émotion du public.

Dans le processus de construction des portraits positifs où la voix de L1/journaliste semble supplanter celles des L2/témoins, ce qui émerge de la parole des victimes, ce sont également des mots d'esprit venant souligner un caractère, une personnalité, une manière de vivre, un goût. Dans le portrait de Valeria Solesin (4), par exemple, nous relevons à ce propos deux énoncés – « *C'est bien, la thèse. Quand tu auras fini, tu n'auras même pas envie d'écrire la liste des courses* », disait-elle. – et – Quand il payait une tournée, elle riait : « *Poutain, à cause de toi, nos enfants n'iront pas à l'université.* » – visant à témoigner de l'esprit moqueur de la victime. Dans les deux cas, c'est L1/journaliste qui prend en charge l'insertion des paroles de L3/victime par le biais des commentaires « disait-elle » et « elle riait » mais, alors que dans le deuxième énoncé le « toi » renvoie à son petit ami Rava – il provient donc d'une scène de conversation s'étant produite entre la victime et lui –, dans le premier, le « tu » n'est pas identifiable. On a l'impression qu'il réfère à la journaliste à laquelle Valeria Solesin aurait interagi. Au-delà, c'est à un public jeune pouvant s'identifier à ces mêmes paroles qu'il peut s'adresser.

Dans les exemples (5), (6) et (7), il est question, dans le DD, de la perception qu'avaient d'eux-mêmes les portraituré.e.s. Le mode d'insertion est le même que précédemment : le DD est entre guillemets mais en (5), il est en caractère droit et non pas en italiques.

5. Personne non plus n'imaginait que la cagnotte en ligne, ouverte à sa mort pour aider la famille, allait afficher plus de 24 000 euros et 700 donateurs, ce qui témoigne de sa richesse relationnelle. « **Je suis comme la rivière, je suis cool** », disait Hyacinthe avant de commander un autre ti-punch à des barmen qui savaient exactement comment le lui préparer. (Hyacinthe Koma, 13-11 ; Serge Michel)

6. Eagles of Death Metal, le couple les connaissait par cœur. « *On suivait déjà Josh Homme, le leader de Queens of the Stone Age, on avait pris nos places depuis des mois, raconte Faustine. On les avait d'ailleurs déjà vus au Bataclan.* » Jean-Jacques disait souvent : « **Je suis spécialiste en rien, mais je connais beaucoup de choses.** » Question rock et stoners, il touchait pas mal sa bille. (Jean-Jacques Kirchheim, 13-11 ; Arianne Chemin)

7. Cet été, Pierre était allé au festival Burning Man, aux Etats-Unis. Il avait rencontré quelqu'un. « *Les filles, ça a toujours été compliqué. Mais, depuis l'été, il commençait à s'accepter, à vouloir vivre sa vie tel qu'il était, sans être jugé* », rapporte Charles. Au bar du Bataclan, quelques minutes avant sa mort, il disait à ses amis, eux-mêmes miraculés : « **Je ne me serais jamais vu comme ça à 40 ans, sans femme et sans enfant, insouciant... Mais je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie.** » (Pierre Innocenti, 13-11 ; Angela Bolis)

En (5) et (6), les journalistes prennent en charge les citations qui sont suivies des commentaires « disait Hyacinthe avant de commander un autre ti-punch... » et « Jean-Jacques disait souvent : », selon le mode d'insertion qui voit donc le commentaire méta-énonciatif soit postposé au DD, soit antéposé et séparé de la citation par des deux points. En (7), L1/journaliste énonce clairement que les paroles citées de la victime, Pierre Innocenti, à travers le commentaire (il disait à ses amis, eux-mêmes miraculés :), lui ont été rapportées par les amis de celui-ci – peut-être par l'ami Charles à qui la parole est donnée juste avant –, rescapés du Bataclan. Quoiqu'il en soit, le commentaire renvoyant à la pluralité des voix des amis oriente vers l'idée, là encore, d'une appropriation des dires de L2/témoin par L1/journaliste.

Dans ces trois exemples, les propos mentionnés montrent un « je » référé à lui-même (« je suis ») et axé sur des traits de personnalité, exprimés en (5) et (6) par des mots d'esprit présentés, là encore, comme typiques des locuteurs : dans le premier cas, la victime, H. Koma, pour dire qu'il est d'une nature tranquille, se compare à une rivière qui coule et produit un jeu de mot fondé sur l'homophonie entre l'anglicisme « cool » (décontracté) et la forme verbale « coule »; dans le deuxième, la victime J.-J. Kirchheim dit son côté touche-à-tout en utilisant une sorte de maxime, palimpseste de « Je comprends vite, mais il faut m'expliquer longtemps ». Ces expressions rappellent à la mémoire du public des manières de dire qui lui sont familières. La prise du « je », en différé, parce que passée au filtre des voix de L1/journaliste et L2/témoin, vise ainsi à produire un contact direct avec les lecteur.trice.s. En (7), le « je » provoque de plus un très fort effet émotionnel. La victime, Pierre Innocenti, quelques minutes avant de mourir au Bataclan, affirmait devant ses ami.e.s qu'il était fondamentalement heureux.

À côté des « petites phrases » personnelles, nous trouvons comme dires de L3/victime, des devises. En (8), (9), par exemple, nous avons des formules exprimant soit une attitude, soit une règle de conduite ou bien un mot d'ordre.

Comme précédemment, le mode d'insertion correspond ici à L1/journaliste + commentaire :

8. Après une déception amoureuse, il y a trois ans, Stéphane était parti changer d'air. Il avait choisi le Canada, y est resté près de deux ans à travailler, à voyager. **Profiter pour ne pas avoir de regrets**, disait-il. Il est ensuite revenu en France pour se rapprocher de sa mère, aux Sables-d'Olonne. N'ayant pas trouvé de travail qui lui convenait, il avait fini par regagner Paris à l'automne. (Stéphane Hache, 13-11; Alexandre Pouchard)

9. C'est tellement elle, disent-ils. Une combattante, Lamia. Dans sa vie professionnelle, où elle défendait bec et ongles les jeunes talents de comédiens qu'elle découvrait. Dans sa vie tout court, fille au sang mêlé, père breton, Jean-François, mère égyptienne, Nadia, qui la rendait si fière et si belle aussi et qui lui faisait battre le pavé aux côtés des minorités. Avec **«le sourire, quoi qu'il arrive»**, disait-elle, en éparpillant des scarabées porte-bonheur partout où elle passait. (Lamia Mondeguer, 13-11; Pascale Robert-Diard)

Nous remarquons qu'en (8), la citation de L3/victime, Stéphane Hache, n'est cette fois ni entre guillemets, ni en italiques ce qui montre qu'elle est assimilée au discours de L1/journaliste qui se l'est appropriée.

#### 4.2. Quand L2/témoin s'approprie la parole de L3 victime

Parfois, la mise en scène énonciative donne à voir L1/journaliste dans son rôle d'agenceur des voix et qui nous montre L2/témoin en train de citer, et donc de s'approprier la parole de L3/victime. C'est ce qui se produit dans l'exemple (10), où la parole de L3/victime correspond à un mot d'ordre, ce qui la rattache à la série précédemment analysée :

10. Elle était de tous les concerts, dans la fosse, forcément, là où se retrouvent les vrais amateurs, et toujours entourée d'amis. *« Je n'ai jamais rencontré une personne à ce point tournée vers autrui, témoigne Laurent Camax. Elle ne jugeait jamais les gens, je n'ai même pas le souvenir qu'elle se soit disputée une seule fois... Elle était d'une générosité, d'une bienveillance et d'une disponibilité incroyables. Avec elle, c'était : les autres d'abord ! A tel point qu'au début, j'avais du mal, je la voulais davantage pour moi. Aujourd'hui, je la remercie, grâce à elle je suis très entouré dans cette épreuve... »* (Claire Camax, 13-11 ; Fabrice Lhomme)

L'énoncé donne lieu ici au mode d'insertion L2/témoin + commentaire : le DD de la victime prend place dans le flux du dire de L2/témoin, en en gardant la forme (les italiques), et est précédé du commentaire suivi de deux points (Avec elle, c'était :) qui montre le bref énoncé avec son trait intonatif (point d'exclamation).

En (8), (9) et (10), le journalisme d'empathie donne à voir une conception de la vie tournée en positif à travers des sentences qui, exprimées à la forme impersonnelle, sont susceptibles de s'adresser à tout le monde.

Le même effet d'oralité est produit en (11), où les paroles montrées sont celles de la victime Lacramioara Pop, une immigrée roumaine ayant péri avec son mari rue de la Roquette. Nous retrouvons le mode d'insertion L2/témoin + commentaire antéposé (Elle disait ), et l'énoncé cité prend place là aussi dans le dire du témoin, entre des guillemets à l'anglaise, pour marquer le changement de locuteur :

11. Il y a deux ans, Lacri et Ciprian avaient tenté de se réinstaller dans leur pays d'origine mais étaient revenus en France convaincus que « *la Roumanie n'était pas un endroit pour le futur* », explique Gigi. « *C'étaient les Parisiens types*, renchérit Marius, un ami du couple. *Et puis, ils n'avaient plus beaucoup d'amis là-bas* ». Lacri était la plus bavarde des deux, la plus directe aussi, souligne Marius. « *Ce n'était pas une fille que l'on faisait taire, elle avait un avis et le disait. Je me souviens d'une discussion il y a quelques semaines, sur le sort des migrants. Elle disait : "Laissez-les venir, il y a de la place pour tout le monde ici !"* » (Lacramioara Pop, 13-11 ; Clément Guillou)

Directement issu d'une « discussion », l'énoncé qui est fait surgir est une revendication politique sur le thème de l'accueil des migrants adressé à un « vous » difficile à identifier (les ami.e.s, les politiques?) par rapport au cotexte mais qui sonne, dans la bouche de Mme Pop, comme une exhortation à l'adresse du public.

Enfin, en (12), c'est à nouveau un « petit mot », « bébé », qui est inséré et mis en évidence à l'intérieur du dire rapporté d'un témoin<sup>14</sup>, en l'occurrence, du fils de la victime Patricia San Marin :

12. Patricia San Martin avait fui la dictature de Pinochet. Loin du Chili, son rêve d'un monde meilleur s'est brisé un soir de novembre au Bataclan. [...] Très proche de sa mère, son fils se souvient : « *Elle m'appelait "bébé"*, poursuit celui qui est désormais trentenaire. *Elle me disait qu'elle m'appellerait comme ça toute la vie.* » [...] (Patricia San Martin, 13-11 ; Adrien Pécout)<sup>15</sup>

Le DD correspondant aux paroles du témoin est clairement exhibé : il est d'abord introduit par un énoncé produit par le journaliste suivi de deux points, puis il est doublement surmarqué. Placé entre guillemets, il est en effet transcrit en italiques, se distinguant visuellement nettement de la parole du journaliste. La parole de la victime (en italiques également) est prise dans le flux de la parole du témoin, mais elle est encadrée par un type différent de guillemets (à l'anglaise)

---

<sup>14</sup> Placé pratiquement en position centrale dans le texte.

<sup>15</sup> C'est nous qui soulignons.

ce qui la renvoie automatiquement à « de l'autre dans l'autre » (Authier-Revuz 2004).

Le choix des mots et des énoncés rapportés dans ces exemples n'est pas innocent. Présentés comme des traits discursifs caractérisant chacune des victimes, ils n'en correspondent pas moins à des formes de l'oral que chaque lecteur.trice est susceptible de manier également lors de ses conversations au quotidien, et de reconnaître. Le journalisme d'empathie est ici à l'œuvre. L'instance journalistique réactive de cette manière une mémoire collective (Moirand 2014 : 36) en faisant jouer les déterminations des productions orales, leurs traits phoniques (Mahrer, Tuormala 2007 : 494) et sémantiques. Pouvant être partagées par toutes et tous, ces formes permettent de provoquer l'émotion et un lien de proximité avec le public.

#### **4.3. Qu'aurait dit L3/victime selon L2/témoin et L1/journaliste? De l'appropriation d'un dire fictionnel**

Enfin, certains portraits font parler les victimes sur un mode fictionnel pour montrer ce qu'elles auraient dit de leur propre disparition. Dans les exemples suivants, des témoins imaginent et mettent en scène de probables commentaires de leur.s disparu.e.s. Cela passe par le mode d'insertion L2/témoin + commentaire généralement antéposé, comme en (4), mais le DD peut également être encadré par deux commentaires du L1/journaliste, comme en (13), comme pour mieux exhiber le dire supposé de la victime. Le DD s'apparente dans ces deux exemples à une maxime à la forme impersonnelle caractéristique :

4. [...] « *Je suis sûre qu'avec son humour au vitriol, elle aurait commenté : "il ne faut pas se laisser abattre" »*, raconte une amie. (Valeria Solesin, 13-11 ; Charlotte Chabas)

13. Aujourd'hui, il faut continuer à vivre. C'est ce que Richard aurait dit. « *La mort fait partie de la vie* », professait-il. (Richard Rammant, 13-11 ; Rémi Barroux)

En (4), l'énoncé « il ne faut pas se laisser abattre », inséré comme commentaire de la part de la victime à sa propre mort se charge bien évidemment d'un trait d'humour noir et vient confirmer le trait de caractère de la portraiturée, relevé plus haut. En (13), « La mort fait partie de la vie », qui est présenté comme une

reformulation du dire de L1/journaliste (il faut continuer à vivre) – qui se pose en fin connaisseur de la psychologie de la victime –, montre une certaine sagesse face à la mort. D'une manière générale, ces deux énoncés se chargent d'une valeur collective : ils invitent et exhortent, à travers la voix des victimes, à aller de l'avant et à accepter la mort, participant ainsi à la caractérisation positive du portrait.

Parfois, les maximes laissent la place à des répliques tirées de films ou de sketches ou bien à des paroles de chansons reprises et citées au compte de l'ami.e ou du parent disparu. C'est ce que nous pouvons constater dans les exemples suivants :

14. [Sa collègue et amie Raffaella témoigne] « *Elle avait un charme désarmant. Elle gagnait toujours.* » Alger, ce sera désormais sans elle. Comme les villes qu'elle adorait, Paris, Dakar et New York, aujourd'hui orphelines de la sémillante Djamila. « **Dis-moi pas que c'est pas vrai** », se serait-elle amusée d'ajouter. (Djamila Houd, 13-11 ; Marlène Duretz)

15. Romain Didier allait avoir 33 ans le 30 décembre. Guillaume est le seul à avoir gagné le pari que les deux frères faisaient, enfants : « *Faire mieux que Jésus.* » Il imagine que Romain lui aurait répliqué, en imitant l'accent belge de son acteur fétiche : « **Gamin, gamin ! C'était pour rire, gamin, tu vas pas rester tout seul dans ce bois !** ». (Romain Didier, 13-11 ; Pascale Robert-Diard)

En (14), c'est une célèbre réplique de l'acteur comique Jamel Debbouze qui est citée; en (15), il s'agit de celle de l'acteur belge Benoît Poelvoorde dans le film « C'est arrivé près de chez nous »<sup>16</sup>. Ces répliques comiques, que l'on fait jouer de manière presque fantasmagoriques aux victimes, susceptibles d'être partagées par toutes et tous car renvoyant à la mémoire collective (à des artistes et à des films grand-succès) d'une génération, ont pour fonction, dans le cadre d'un journalisme d'empathie, de créer une identification culturelle forte avec les victimes. L2/témoin est montré ici dans son rôle de porte-parole d'une génération ou d'une culture partagée.

---

<sup>16</sup> Film français réalisé en 1992 par Benoît Poelvoorde, Rémy Belvaux et André Bonzel.

## En guise de conclusion

La scène énonciative construite, dans le cadre des portraits du *Monde* des victimes du 13-novembre à Paris, est une scène reconstruite avec les voix des victimes. Cette représentation de leur parole, à la croisée des dire.s d'un.e L1/journaliste et de L2/témoins qui, à des degrés différents, s'approprient cette parole, tend à créer un effet d'oralité en montrant des « petits mots », avec leur déterminations typiques de la forme orale, ou bien des façons de dire allant de la « petite phrase » à la « devise » en passant par la citation culturelle venant caractériser un trait de caractère, une manière d'être, un goût. Ces dire.s des victimes chargés de positivité qui sont faits resurgir par et dans le discours journalistique d'empathie, ont pour fonction de rappeler le public à une mémoire collective, celle d'une génération, et de créer l'émotion et une identification forte. La voix des disparu.e.s est ici utilisée comme catalyseur, pour exorciser, peut-être, collectivement, la sidération provoquée par une mort aussi subite qu'incompréhensible et inacceptable.

## Références bibliographiques

Authier-Revuz, J. (1982) « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive, éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV* 26 : 91-151.

Authier-Revuz, J. (1995) *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Limoges : Lambert-Lucas.

Authier-Revuz, J. (2004) « La représentation du discours autre : un champ multiplement hétérogène », in J.-M. Lopez-Munoz, S. Marnette, L. Rosier (éds.), *Le discours rapporté dans tous ses états : questions de frontières*, Paris : L'Harmattan, 35-53.

Charaudeau, P. (2006) « Discours journalistique et positionnements énonciatifs. Frontières et dérives », *Semen* 22, <http://semen.revues.org/>, consulté le 10 septembre 2019.

Ducard, D., B. Ferron, É. Née, C. Oger (org.) (2018) « Donner la parole aux sans-voix », <http://ceditec.u-pec.fr/actualites/seminaires-colloques/colloque-international-donner-la-parole-aux-sans-voix--846086.kjsp>, consulté le 28 septembre 2019.

Fairclough, N. (1994) "Conversationallization of public discourse and the authority of the consumer", in K. Russell, N. Whiteley, N. Abercombie (eds), *The Authority of the consumer*, London : Routledge.

Kauffmann, S., A. Leclerc (2015) « Ce que nous ont appris les portraits des victimes du 13-novembre », *Le Monde*, [http://www.lemonde.fr/attaques-a-paris/article/2015/12/22/en-memoire-du-13-novembre\\_4836254\\_4809495.html](http://www.lemonde.fr/attaques-a-paris/article/2015/12/22/en-memoire-du-13-novembre_4836254_4809495.html), consulté le 20 septembre 2019.

Laborde-Milaa, I. (1998) « Le portrait de presse : un genre descriptif ? », *Pratiques* 99 : 70-88.

Laborde-Milaa, I. (2015) « Le portrait médiatique en série : un nouveau sous-genre, plastique et familier ? », in D. Ablali, B. Ayoub, T. Tebbaa (éds.), *Les Genres textuels, une question d'interprétation ?* Limoges : Lambert-Lucas, 179-193.

Mahrer, R., U. Tuomarla (2007) « Le portrait, un exemple parlant d'oralité dans la presse écrite », in *Le français parlé des médias, Romanica Stockholmiensia* 24 : 491-501.

Moirand, S. (2014) « L'événement « saisi » par la langue et la communication », *Cahiers de praxématique* 63, <http://journals.openedition.org/praxematique/2362>, consulté le 19 avril 2019.

Niemeyer, K. (2018) « Un journalisme d'empathie ? Le mémorial du *Monde* pour les victimes des attentats du 13 novembre 2015 », *Mots. Les langages du politiques* 118 : 59-74, <https://www.cairn.info/revue-mots-2018-3-page-59.htm>, consulté le 28 septembre 2019.

Paveau, M.-A. (2016) « Parler du burkini sans les concernées. De l'énonciation ventriloque », <https://penseedudiscours.hypotheses.org/4734>, consulté le 28 novembre 2019.

Paveau, M.-A. (2017) « Le discours des vulnérables. Proposition théorique et politique », *Cadernos de Linguagem e Sociedade* 18 (1) : 135-157.

Traverso, V. (dans ce volume) « Sans-voix, sans parole, sans ressources : que peut dire la perspective interactionniste ? », *mediAzioni* 26.

Truc, G. (2016) *Sidérations : une sociologie des attentats*, Paris : PUF.

Tuormala, U. (1999) « Le discours direct dans la presse écrite : un lieu de l'oralisation de l'écrit », *Faits de langues* 13 : 219-229, [https://www.persee.fr/doc/flang\\_1244-5460\\_1999\\_num\\_7\\_13\\_1255](https://www.persee.fr/doc/flang_1244-5460_1999_num_7_13_1255), consulté le 24 septembre 2019.

Tuormala, U. (2004) « La parole telle qu'elle s'écrit ou la voix de l'oral à l'écrit en passant par le discours direct », in J.-M. Lopez-Munoz, S. Marnette, L. Rosier (éds.), *Le discours rapporté dans tous ses états*, Paris : L'Harmattan, 328-334.

Wrona, A. (2005) « Vies minuscules, vies exemplaires : récits d'individus et actualité. Le cas des *portraits of grief* parus dans le *New York Times* après le 11 septembre 2001 », *Réseaux* 132 : 93-110.

Wrona, A. (2012) *Face au portrait. De Sainte-Beuve à Facebook*, Paris : Hermann, Coll. Cultures numériques.